I.I.S.G. COLLECTIE UGO FEDELI

CINQUIÈME ANNÉE N° 30 — DIX CENTIMES — DU 23 AU 30 AVRIL 1892

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

AVIS

Nous prévenons les camarades que les dernières communications doivent nous être adressées, au plus tard, le mardi matin.

LE TERRORISME

Les explosions de Paris ont été suivies de toute une série d'attentats à la dynamite, en France et ailleurs. C'est une prise d'armes, dirigée surtout contre ceux que la société bourgeoise entoure de son plus grand respect : les juges, « les magistrats » comme on aime dire dans ce monde.

Tous ces attentats n'ont causés que des dégâts matériels, Et ils ont provoqué pour quelques jours une panique incroyable dans les classes aisées — panique passée aussi vite qu'elle est venue.

Une autocratie dans des cas pareils, perd entièrement la tête. Elle voit déjà dans son imagination un vaste complot, une formidable organisation occulte. Elle tremble pour son existence et s'empresse de prendre des mesures, si disproportionnées au danger réel, si menaçantes pour le grand nombre, qu'elle se fait bientôt abhorer par ceux mêmes qui en étaient hier les supports fidèles.

* * *

Plus habiles que les autocraties, la bourgeoisie ne se laisse pas si facilement entraîner à l'épouvante par des faits isolés. Tant que le peuple, les masses ne bougent pas. Aussi les deux bourgeoisies, française et anglaise, ont vite mesuré la profondeur du mouvement; elle ont vite compris qu'ils n'avaient devant eux que des individus isolés.

Voyant que le mouvement n'avait été conçu et accompli que par un petit nombre d'hommes résolus — et les terroristes sont *toujours*, inévitablement en petit nombre; voyant que les explosions n'avaient aucune racine dans un mouvement *ouvrier* qui eût pu se généraliser et menacer les institutions existantes. — les messieurs au pouvoir se sont vite tranquillisés. « La guillotine et des mouchards bien payés suffisent », se sont-ils dit. Ils n'ont pas même refait une nouvelle édition du procès de Lyon qui aurait puissamment contribué à la propagande de l'anarchie. Il se sont bornés à préparer des peines féroces pour les quelques hommes arrêtés par ci par là. Il est vrai de dire, d'ailleurs, que cette fois-ci les anarchistes n'avaient même pas pénétrés dans les masses, qui n'avaient même pas la prise sur les esprits et la confiance des masses, au point qu'ils l'avaient, il y a onze ans, à Lyon, à St-Etienne, à Vienne et dans la région en général, lors des explosions de Lyon.

* * *

Ah ! si ces énergies, déployées pendant le mois passé, avaient été mises au service d'une cause ouvrière ; si elles avaient été déployées, soit dans une grève grandiose, préparée par un lent travail d'organisation ; ou même à la suite de massacres pareils à celui de Fourmies ; si, en un mot, *l'énergie individuelle avait été mise au service d'un mouvement collectif et large*, — alors des actes du même genre auraient pu devenir les avant-coureurs de la Révolution... Mais nous devions traverser cette phase d'actes tout-à-fait individuels ou issus de petits groupes.

* * *

L'éducation révolutionnaire des nouvelles couches appelées à agir dans la révolution prochaine, ne se fait que lentement. Et il était tout naturel, surtout après le mouvement terroriste en Russie, qu'il se produisit un mouvement analogue en Occident, toujours pour la lutte contre les fonctionnaires de l'Etat.

D'autre part, les explosibles causent une certaine fascination sur beaucoup d'esprits qui en exagèrent si facilement les conséquences directes et indirectes, physiques et morales. Et il est si facile de se persuader qu'un mouvement terroriste coûte peu de victimes au parti, puisque l'auteur d'une explosion peut facilement échapper.

Enfin, tout pris, il est définitivement plus facile d'accomplir entre quelques amis un vol de dynamite et des explosions, que de poursuivre d'année en année le travail lent, fatigant, semé de tant de déboires, de celui qui se donne en entier à l'organisation ouvrière, au travail de propagande dans les masses, toujours avec écho et prêt à marcher avec elles jusqu'au bout, sous les balles de Fourmies ou dans les chiourmes du bagne.

* * *

Il était donc tout naturel que les jeunes forces anarchistes se lancent dans la direction de moindre résistance, que le travail lent dégoûte les plus jeunes d'entre nous, et qu'ils se forgent tout un rêve sur les effets formidables d'une série d'explosions, alors même qu'elles viendraient de tout petits groupes, sans résulter des grands mouvements ouvriers de notre époque.

Mais l'expérience prouve, toujours et encore, cette règle fondamentale des sociétés : les résultats sont toujours proportionnels aux efforts dépensés. On ne bouleverse pas une société par les efforts de quelques hommes. Il n'y a que les masses qui puissent renverser le régime affreux sous lequel nous vivons.

L'acte individuel réveille la pensée. Il réveille l'audace. Il prépare la révolte collective. Mais c'est la révolte collective seule qui pourra avoir raison de ce qui se tient par l'inertie collective. Et c'est elle — la révolte des masses — qui est à l'ordre du jour en ce moment.

Le courage et l'initiative individuels mis au service de la révolte collective — voilà ce que nous demande la période que nous traversons. Et c'est ici que le courage personnel, l'esprit du sacrifice, la vigueur de l'attaque, la profondeur de la conception révolutionnaire, trouveront toute leur application.

Point de révolution possible sans combattants — c'est ce que les révolutionnaires oublient trop facilement, leur propre vigueur leur fait oublier la faiblesse de chaque individu. Car si les révolutions se font toujours par des minorités, encore faut-il que ce soient des *minorités* — des fractions des masses — non des individus isolés, si dévoués et si courageux qu'ils soient.

Ce que l'histoire du moment nous demande, ce ne sont pas des hommes rêvant barricades, explosions et autres accessoires des révolutions, mais des hommes voulant, appelant de tout leur être la révolution sociale elle-même — le peuple révolté dans la rue, marchant à la conquête du bien être.

LES VRAIS COUPABLES[1]

A l'heure où vous lirez ces lignes, il est probable qu'on aura guillotiné Anastay. La « grande veuve », toute chaude encore du sang de l'officier félon, redressera sa mâchoire sinistre pour guetter le sang de l'anarchiste. Car à voir l'apeurement de tous ceux qui ont tremblé pour leurs meubles ou pour leur peau, il y a fort à parier que Ravachol payera de sa tête sa propagande par le fait, — les spirituels universitaires du *Temps* disent « par le méfait ».

Méfait, crime, horrible attentat, sinistre coquin, odieuse brute, monstrueux enragé..., il n'est vraiment de terme doux qu'on n'ait épargné au pensionnaire actuel de la Conciergerie. Troppmann, Gamahut, Pranzini, Eyraud et Anastay à eux tous n'ont pas accumulé sur leur tête une telle jonchée de chardons de rhétorique. C'est que ces ineffables gentilshommes n'étendaient pas l'envergure de leur audace au-delà de la recherche de leur propre intérêt. Quand ils tuaient, c'était pour se procurer de l'or, des cigares ou l'estime de leurs créanciers, comme cet imbécile d'Anastay. Ils avaient le respect des choses établies, parlaient courtoisement à la magistrature, témoignaient de leur déférence pour la bourgeoisie élégante et se gardaient de tout propos suvbersif. C'était, au demeurant, de fort braves gens, égarés seulement par une minute d'aveuglement et de passion. Aussi les reporters entretenaient-ils cordialement le public de leurs

(1) Il nous a semblé curieux de reproduire cet article, extrait d'un journal clérical.

faits et gestes, et les plus belles dames allaient les lorgner, au jour des assises, sans trop profonde antipathie.

Pour Ravachol, c'est une autre farine. Celui-là est un monstre, un monstre sans épithète, car il n'est pas d'épithète assez féroce pour le désigner. Pensez-donc! Il a attenté à la *propri-é-té*. Il prétend, ce commissionnaire en vieilles boîtes à sardines, que le monde où nous vivons n'est pas précisément l'image du Paradis terrestre, et il a la prétention de bouleverser cette délicieuse société. Mais alors c'est nous tous qu'il vise, c'est nos fêtes qu'il veut assombrir, c'est notre vie joyeuse qu'il veut troubler...! Haro! haro! Et l'on hurle de joie dès qu'on l'arrête, et l'on cherche des supplices nouveaux, et les vaillants héros qui faisaient déjà leur malle pour gagner un coin de la Beauce ou du Cotentin, vont déposer des louis de pourboires entre les mains du mastroquet ahuri, avec des gestes d'empereur distribuant des médailles.

Quelle bonne comédie! — Notez qu'au fond ce Ravachol est peut-être peu intéressant. Les écrivains de son parti le désavouent d'ailleurs(1) Mais peu importe. Le jour de son arrestation on ne voyait dans tous ses actes que de la propagande anarchiste, et les cris n'étaient pas moins assourdissants.

Et bien! ce courage, si tant est qu'il y ait courage, je l'aurai dans ce journal simplement et véritablement chrétien, où je puis dire ce qui me paraît juste. Et je dirai tout haut ce que bien des âmes généreuses, mais timides, murmurent tous bas, à savoir : que dans ce duel qui se livre entre une société égoïste et pourrie et quelques barbares audacieux qui se dressent devant elle pour la détruire, c'est pour ces barbares que sont mes sympathies.

Et si vraiment il n'est de parti à prendre qu'entre les révoltants et les révoltés, c'est pour les révoltés que j'opte.

Oui, je trouve absurdes, stupides et inutiles ces explosions et ces violences. — Mais puisque le fait existe, puisque nous sommes en présence de l'irréparable, puisqu'on veut châtier des coupables, eh bien! soit, cherchons les coupables! Et ce ne seront peut-être pas les anarchistes que nous trouverons.

* * *

Les vrais coupables, c'est vous qui me lisez en haussant les épaules, monsieur; c'est vous qui faites une jolie petite moue, madame; c'est moi, c'est lui, c'est eux, c'est tout le monde. Faisons, s'il vous plaît, notre examen de conscience. Lequel de nous peut se vanter d'avoir fait son devoir? J'ignore si vous êtes nés dans le chanvre ou la soie. Peut-être même vous êtes-vous passés de l'un à l'autre. On « parvient » assez vite par ce temps « dégalité ». Mais où que vous viviez, or ou cuivre, êtes-vous bien sûrs d'avoir aimé votre prochain? Etes-vous bien sûrs d'avoir eu la *charité*?

Oh! je vous entends! Vous, madame, vous faites partie d'une confrérie quelconque de « charité », et vous, monsieur, vous êtes, pour le moins, vice-président d'une société de « secours »! Ah! la bonne amusette! Dites, est-ce qu'il ne vous prends pas envie d'éclater de rire le soir, lorsque, à l'heure des quotidiennes confidences, vous vous racontez l'un à l'autre vos « affaires de charité »? Non? Alors, vraiment, c'est que vous êtes moins mauvais qu'imbéciles, ou plutôt, disons le mot, c'est que vous êtes inconscients.

La charité, cette parodie de l'amour divin qui vous fait prendre quelques miettes sur les rogatons de vos desserts pour les jeter aux pauvres que vous méprisez! La charité, cette farce de piété et de bonté, cette opérette de miséricorde que vous jouez aux gens de je ne sais quelle galerie dorée, et dont vous êtes les ténors avec, pour formidable et lamentable chœur, l'immense clameur des gueux en haillons!

Ça, la charité! Mais vous ne voyez donc pas que vous ne faites qu'ajouter l'humiliation aux amertumes dont sont abreuvés les misérables! Savez-vous quel est le sens de ce mot « charité »? Il vient du mot latin *Caritas* qui veut dire amour parfait. Avoir la charité, c'est aimer son prochain comme un frère, c'est souffrir toutes les injustices, c'est pardonner toutes les faiblesses, c'est pleurer toutes les misères, c'est vouloir le bonheur de tous. Avoir la charité, c'est être dévoré de cette soif de justice qui fait l'apostolat et le génie. Avoir la charité, c'est donner plus que son or, c'est donner son temps, son œuvre, son propre cœur! Saint Paul disait : « Quand même vous vous dépouilleriez de tout et marcheriez nus à travers les rues, vous pourriez ne pas avoir la charité. » Hélas! je ne sache pas que vous alliez encore nus à travers les rues, — si ce n'est demi-nues, vous, Mesdames, à travers les salons enguirlandés où, sous prétexte de « fêtes de charité », vous étalez aux monocles des godelureaux la houle de vos poitrines flottantes!

La voilà, la charité moderne : cabotinage et mondanité mêlés! Et vous vous étonnez quand une bombe éclate! Et vous demandez de nouveaux supplices pour le monstre! Et vous criez : « Mais que veulent-ils? Est-ce que nous ne faisons pas la charité? — « Ah! taisez-vous donc. Frappez trois fois en signe de pénitence sur ce qui vous reste de cœur, et tombez à genoux si vous savez encore quelque prière!

— Les vrais coupables, ce sont aussi les gouvernements impuissants qui se remplacent de période en période, sans changer rien à leur bêtise initiale et à leur routinière incapacité. Nous avons eu depuis cent ans des royautés, des empires, des républiques; et tous, qu'ont-ils faits? rien, rien, moins que rien. Ils ont gorgé d'argent les valets qui les ont servis, tracassé les valets des autres, jeté partout des ferments de discorde, esquissé des semblants des lois populaires, et clamé beaucoup de discours où l'on parlait d'une certaine liberté, d'une lointaine égalité, et, je crois même, d'une vague fraternité.

Des hommes moustachus ont succédé à des hommes glabres; des barbus à des moustachus, mais, à part ce léger détail de toilette, c'est toujours la même chanson. Les réformes sont toujours « prochaines », les sacrifices toujours « provisoires. » — Il existe un code qui est le plus sordide monument d'infamie et de malpropreté. Tous les vols s'y embusquent à leur aise comme en un vieux manoir bordant les grands chemins; toutes les exactions y peuvent creuser impunément leur caverne. Tant pis pour le passant loyal qui se hasarde dans son ombre. Le piller au nom de « la loi » sera l'affaire d'un tour de main. Or, tout le monde le sait et le dit. Vous supposez : « Le premier devoir d'un bon gouvernement sera de démolir ce code... » — Ils n'y ont pas changé une pierre! Les filous de haut vol peuvent dormir tranquilles, ils sont bien abrités. Quant aux petites gens, ils continuent à payer leurs dîmes à la « justice », à servir la tourbe des hommes de loi et à attendre les réformes... *prochaines*. Il n'y a que Ravachol qui n'ait pas voulu attendre. On sait ce que ce manque de patience pourra lui coûter!

— Les vrais coupables, enfin, ce sont tous ceux qui, dans leurs livres, leurs journaux et leurs discours ont légitimé la violence et consacré la révolte. Ah! ils sont vraiment bien plaisants, tous ces massacreurs en chambre, ces terroristes de brasserie, ces autoritaires de boulevard, dont toute la vie se passe à célébrer les hauts faits révolutionnaires, et qui poussent des cris d'oie embrochée quand c'est contre eux que se tournent les révolutions!

Ouais! messeigneurs! cela vous déplairait qu'on fasse sauter vos maisons! Croyez-vous par hasard, que les guillotinés de 1793 trouvaient la plaisanterie de leur goût?

Croyez-vous que les fusillés de 48 et du 2 décembre n'avaient pas rêvé un sort meilleur? Poussons plus loin : Croyez-vous que les protestants et les catholiques massacrés de part et d'autre durant les guerre du XVI[e] siècle prenaient un plaisir extrême à ce genre de propagande?

Ah! la superbe ironie! On ne peut faire un pas sans se cogner à la statue d'un beau rôleur de foules; de doux universitaires à lunettes vont bêler des périodes à panaches devant le socle de tous les Dantons, et quand des inconnus ont la prétention de suivre ces nobles traces : « Le monstre! L'horrible monstre, tuez-le! » C'est bon dans l'histoire, n'est-ce pas? Cela procure aux cuistres de tous les temps quelques amples développements de rhétorique, mais cela vous gêne qu'on s'avise de continuer la tradition! — O comédiens! Toute votre histoire n'est que l'apologie de la haine, de la violence et de la révolte, et vous vous figurez que l'histoire va s'arrêter subitement parce que c'est vous qui la vivez? — O imbéciles!

Allons, faites votre « mea culpa, » vous aussi, et puisqu'il faut des supplices, imposez-vous d'abord celui d'un loyal examen!

Et maintenant punissez les coupables! Mais je me demande s'ils le sont vraiment, ces quelques barbares frustes, sans aucun chaud espoir d'au delà dans leur souffrance, qui, voyant d'une part l'injustice perpétrée et de l'autre la violence consacrée, ont poussé leur rude logique jusqu'à vouloir détruire l'une à l'aide de l'autre.

Une seule chose m'étonne, c'est que devant cet amas de lâchetés, de stupidités et de contradictions, les Ravachol n'aient pas plus tôt surgi!

* * *

... Quelques jours après l'attentat de la rue de Clichy, je passais par hasard au coin de la rue Vivienne et de la rue du Quatre-Septembre, près d'un monument célèbre par le bruit qu'on y fait et les vols qu'on y commet entre midi et quatre heures.

J'entrai rien de changé. Toujours la même fièvre d'agiotage, toujours les mêmes profils judaïques se courbant en becs de vautour sur l'épargne de milliers de pauvres gens.

Le soir, je voulus pénétrer dans un théâtre du boulevard. Rien de changé non plus : les mêmes facéties bêtes à faire pleurer, les mêmes mômeries scéniques; le même public d'enfarinées et de crétins riant de sottise et de vanité...

Décidément, tout ce monde-là ne comprend rien au drame qui se joue dans l'ombre. Les avertissements ont beau éclater en coups de tonnerre, il va toujours avec son insouciance de dindon.

Il pourrait dissiper les nuages; il préfère ouvrir un parapluie pour ne rien voir.

Il faudrait si peu de chose pourtant : être bon, être simple, être juste...

(Le *Nouvelliste littéraire* de Bordeaux.)

(1) Ravachol a été désavoué lors de l'affaire de Chamble, alors que tout faisait supposer qu'il avait agi dans son intérêt personnel, mais les actes accomplis ultérieurement, présentent l'affaire sous un autre jour, et nous forcent certainement à modifier sur cette appréciation.

Signe des temps

Après cet article d'un journal clérical, il est curieux de rapprocher les extraits suivants, cités déjà par l'*Endehors* :

Figaro

Du Premier Paris, numéro du 29 mars.

Je ne sais quel est l'auteur de l'attentat de la rue de Clichy, mais le saurais-je, que je me

garderais bien de le dire. Ce que je puis déclarer c'est que nous avons avec lui des idées communes.

Entre compagnons nous nous réunissons souvent pour échanger nos idées et nos espérances, mais chacun de nous a l'entière responsabilité de ses actes, et nul n'est chargé de diriger. Nous exposons nos doctrines.

A chacun de les appliquer comme il lui plaît.

J'ignore donc, je le répète, l'auteur de l'attentat de la rue de Clichy. Et ce que j'ai fait en apprenant l'explosion, vous l'avez fait vous-mêmes. Je me suis informé et ai voulu connaître les détails. Mon premier soin a été de demander : « Y a-t-il des morts? » Et quand j'ai appris qu'il n'y en avait pas, j'ai été content. Quelques meubles cassés, un escalier démoli, un concierge tremblant, un propriétaire inquiet, cela ne constitue pas un grand malheur, et l'apeurement de Paris me paraît très amusant.

Sommes-nous en présence d'un acte anarchiste? Je n'en sais rien, encore une fois, et peut-être pourrait-on diriger les soupçons sur d'autres que sur les compagnons. Mais peu importe. L'effet moral est le même, puisqu'on nous attribue l'acte. Et puisque, somme toute, il n'y a pas mort d'homme, je m'en réjouis. Il y a vraiment trop de souffrance, de misère, d'injustice et d'ignominie en ce monde où nous vivons; et peut-être que l'on songera à trouver cette société mauvaise quand on s'apercevra qu'il y a quelque danger à en perpétuer les erreurs.

Vous êtes donc, dites-vous, partisans de la propagande par le fait?

Dame, que voulez-vous, c'est encore la meilleure. On finirait par nous renvoyer au XXXe siècle si nous ne cassions pas quelques vitres de temps à autre.

Ce que nous voulons, c'est « brûler les étapes » et cela par amour même pour l'humanité. Nous ne marchons que par sauts brusques. Si nous ne sautions jamais nous resterions sur place. Les révolutions sont ces sauts. Elles détruisent un moment, mais leurs ruines sont fécondes, et il est pusillanime de les redouter. On se retrouvera toujours au but; un peu de débandade n'empêche pas d'arriver. Est-ce que l'Histoire n'est pas un déroulement de révolutions?

En définitive, je ne crois rien, je ne sais rien. C'est déjà beaucoup qu'on se préoccupe partout de nos idées. Quand tout le monde redoute un orage, il finit par éclater : et vous savez que rien n'est beau comme la nature après un orage. Alors, il fait bon vivre, tandis qu'auparavant tout le monde étouffe. Et véritablement, nous étouffons tous à l'heure présente...

Éclair

Extrait d'un article de trois colonnes, en première page, numéro du 30 mars.

Il y a deux causes aux explosions...

D'abord la vengeance appelée par le dernier procès des anarchistes de Clichy. C'est M. Benoit qui dirigea les débats, M. Bulot qui confectionna l'acte d'accusation.

Le procès montra le traitement odieux auquel furent soumis les trois accusés : Decamps, Dardare et Léveillé. Traitement horrible s'il en fut.

Quand, saignants et ligottés, les trois hommes furent enfermés dans le poste, ils ne s'y assoupirent pas longtemps; les agents s'empressèrent de leur rendre visite et voici ce qui se passa : à coups de pieds sur l'os des jambes, à coups de poings dans les poitrines haletantes, à coups de crosses de revolvers sur les crânes endoloris ce fut la danse des vaincus! On les frappa, les malheureux, en un acharnement, en des raffinements ignobles; la bande policière, avec une joie féroce, torlura, et lorsque, lasse, elle s'arrêtait c'était, pour une demi-heure après, recommencer la séance, cela dura tout le jour de l'arrestation et se répéta d'autres fois encore.

Les yeux poches, la tête enflée, méconnaissables, le corps meurtri, l'être brisé, les pauvres garçons n'avaient plus de force pour résister aux avilissantes lâchetés; ils restaient inertes sous la giffle comme sous le fouet des insultes; ils restaient inertes et s'envenimaient leurs blessures et, pour laver leurs plaies, on leur refusait de l'eau.

Trois semaines après le drame, on n'avait pas encore retiré de la jambe de Léveillé la balle qui pouvait lui donner la gangrène...

Pendant que devant la Cour se déroulait l'histoire de leurs tortures, Benoît et Bulot ricanaient semblant dire aux agents : vous avez bien fait.

Vous comprendrez maintenant comment il se fait qu'il y ait des anarchistes féroces. Leurs blessures, nous les avons tous senties, les insultes dont on les a abreuvés nous ont porté au cœur.

Nous déplorons qu'il y ait des innocents victimes de l'attentat dirigé contre un de nos ennemis, mais nous comprenons que celui qui se considère hors la loi, *qu'il n'a pas faite*, qui, souffrant au sein d'un organisme social corrompu où personne ne s'occupe de ses misères nous comprenons, dis-je, qu'il se soucie peu de détruire quelques enfants de bourgeois, des futurs maîtres alors que des milliers et des milliers d'enfants du peuple meurent d'anémie, alors qu'ils n'ont même pas eu un lange pour les recevoir.

Quant à la question de lâcheté, vous-même vous féliciteriez le soldat qui, au Tonkin, ferait sauter une pagode abritant des Pavillons-Noirs avec leurs femmes et leurs enfants, et loin de l'appeler lâche vous le traiteriez de héros.

L'anonymat vous ennuie, mais ce n'est là qu'échange de bons procédés, car est-ce que le capital n'est pas l'anonymat dans l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'anarchie que la presse traite de folie et d'utopie sera la véritable rénovatrice sociale qui supprimant les maîtres fera de tous, bourgeois et ouvriers, des hommes libres trouvant dans le bonheur de tous leur bonheur.

Nos camarades pourraient croire que l'affaire pendante entre la Société des Gens de Lettre et *la Révolte* — depuis juillet dernier — est terminée, il n'en est rien, elle a été appelée le jeudi 7 avril, devant la 8e chambre du tribunal correctionnel, présidée par M. Flandrin.

Notre ami Me Jean Ajalbert se présentait pour *la Révolte*, Me Huard, avocat de la Société des Gens de Lettres, retenu dans un autre procès, a demandé la remise à huitaine; l'encombrement du rôle n'a pas permis aux avocats d'obtenir ce renvoi, et les débats ont été reculés à trois semaines, une fois de plus.

C'est la cinquième ou sixième fois que nous comparaissons, inutilement, devant « la justice de notre pays. »

Sans commentaires, n'est-ce pas.

Le 1er Mai

Les opinions sont divisées entre ouvriers sur l'importance à donner aux manifestations du 1er mai. On s'attend cependant à de grandes grèves, sur une grande échelle, en Espagne.

A Paris, comme de raison, on masse les troupes, surtout de la cavalerie pour le cas de manifestation assez grande.

En Hollande, toute processions étant prohibées, le parti ouvrier se borne à des meetings dans des salons, ou dans les prés voisins des villes.

MOUVEMENT SOCIAL

France

Œuvre de Mouchard

Il paraît que Ravachol aurait conçu le plan de ses divers attentats et son système de défense d'après les indications fournies par une brochure anarchiste. Cette brochure publiée au lendemain du procès de Decamps et de Dardare, avait été distribuée par les compagnons.

Elle contenait le résumé de l'affaire, le compte rendu des débats avec le réquisitoire et les plaidoiries. Elle se terminait par un appel à la vengeance et désignait spécialement à la haine des compagnons le président M. Benoît « pour avoir dirigé les débats avec une révoltante partialité » et M. Bulot, le substitut, « pour avoir requis la peine de mort avec une férocité inique. »

Dans la brochure se trouvaient indiquées les adresses des deux magistrats.

C'est ainsi que Ravachol les a connues, et c'est ce qui explique son ignorance de l'étage où habitaient M. Benoît et M. Bulot.

C'est également d'après cette brochure contenant la plaidoirie faite pour Decamps que Ravachol a eu l'idée de s'adresser à Me Lagasse. Son choix était fait d'avance, dès le premier jour de son arrestation.

(L'*Eclair*).

Nous n'avons pas d'explications à donner. Tous les camarades comprendront, l'hypocrisie de cette infâme dénonciation ; nous ne craignons pas les rigueurs de la prochaine jurisprudence sur les écrits révolutionnaires, lutteurs nous sommes, lutteurs nous resterons.

Espérons que cette fois, nos camarades cesseront de se prêter à toute conversation avec de semblables individus = ournalistes, allons donc, mouchards, mouchards.

***

On sait dans quel état épouvantable fut trouvé M. Marion à la suite de l'explosion dans le laboratoire de chimie de M. le professeur Gautier. Interrogé, Naquet aurait terminé ainsi ses explications sur les causes de l'accident.

« — Quel malheur! que va devenir ce pauvre jeune homme sans fortune, sans diplôme, sans bras et avec un œil en moins! ». — Nous ne voulons pas dire que le sort de ce jeune homme ne soit pas intéressant, il est ignoble, en effet, que la Société ne fasse rien pour ceux qui ont été victimes dans des accidents semblables. Mais cela se produit tous les jours, dans les mines, dans les usines, que fait davantage la Société?

***

Baudin, Lafargue et Thivrier, ont recommandé le *calme* pour la journée du 1er mai ; quand ils recommanderont l'*action révolutionnaire*, nous les prions de nous prévenir.

Cependant, le sieur Loubet n'est pas tout à fait convaincu, il a déclaré que dans tous les cas, le gouvernement s'était borné à prendre quelques petites mesures de surveillance.

***

Les journaux bourgeois ont reproduit à plusieurs reprises notre conclusion sur l'affaire de Chambles et la conclusion que nous avions cru devoir tirer alors d'une lettre insérée par un ami dans le *Mémorial de la Loire*. Mais ils n'ont pas reproduit la rectification de notre ami Ricard, publiée dans le numéro suivant de la *Révolte*, — rectification, ou Ricard témoignait de la parfaite sincérité de Ravachol. Cette sincérité, d'ailleurs, ne laisse aucun doute en ce moment, même chez ses juges.

Nous nous empressons de le rappeler, d'autant plus que notre opinion sur le meurtre de Chambles et tous les actes pareils — quels qu'en soient les motifs, — reste absolument celle que nous avions exprimée alors, sous la fraîche impression du procès.

***

LAFARGUE RÉPOND POUR LE MAINTIEN DE L'ORDRE BOURGEOIS. — Nous lisons dans les journaux que trois députés, Lafargue, Baudin et Thivrier, sont allés trouver le ministre de l'intérieur, Loubet, pour lui donner quelques renseignements sur l'or-

dre des esprits à Fourmies. »

Le député de Lille atteste l'esprit calme de « ses » populations, à quoi Lafargue ajoute :

« Envoyez de Paris un homme intelligent et *énergique* avec mission de surveiller les provocations de la police locale et de certains hommes, fauteurs intéressés du désordre, et je réponds de tout. »

Gageons que Lafargue aura poussé son dévouement civique jusqu'à donner les noms « des » fauteurs de désordre » qu'il propose de surveiller « énergiquement » — c'est-à-dire, tout bonnement arrêter Lafargue continue

***

Montauban. — Un soir de la semaine dernière, à l'église cathédrale, au beau milieu du sermon d'un prédicateur, un individu resté inconnu laissa tomber dans le fond de l'église un flacon rempli d'un liquide d'une odeur infecte, odeur qui se répandit rapidement dans presque toute l'église, qui pourtant est assez vaste. Un grand nombre d'assistants durent fuir devant cet émeuti insaisissable et ceux qui restèrent, eurent assez à faire à se boucher le nez et ne purent écouter le sermon.

Cela ne fut pas du goût des hommes noirs qui demandèrent des agents au commissaire central pour les soirs suivants.

Et les agents leur furent accordés non seulement dans l'église où cela s'était produit, mais même dans les autres.

Il y a pourtant une loi qui, je crois, défends aux agents de pénétrer dans un édifice dédié au culte. Mais nous savons que les bourgeois sont très élastiques avec leurs lois.

Cette façon d'agir indique assez le truc qui s'est emparé de tous ces gens là.

Mais en outre, on peut remarquer que la police est créée et mise au monde par les bourgeois, pour le maintien de l'ordre bourgeois.

Donc, si la police est venu en aide aux cafards qui, en l'espèce n'avaient rien à craindre, c'est que la bourgeoisie les y a autorisé et envoyé.

La bourgeoisie est donc l'alliée du clergé et ses prétendues attaques contre ce dernier ne sont qu'un leurre dont il faut se méfier

***

L'affaire Ravachol vient devant les assises le 26. Les accusés sont :

1° Kœningstein (François-Claudius), dit Ravachol, s'étant dit Léon, Léger, Roch, Richard Laurent, né à Saint-Chamond, le 14 octobre 1859 ;

2° Simon Charles-Achille), dit Biscuit, né à Saint-Jean-le-Blanc, le 14 mai 1873 ;

3 Jas-Beala Joseph-Marius), né à Firminy, le 14 avril 1865 ;

4 Chaumentin (Charles-Ferdinand), né à Vienne, le 28 novembre 1847 ;

5 Soubère (Rosalie), dite Mariette, née à Saint-Etienne, le 21 septembre 1868.

Ils sont accusés « officiellement » :

Ravachol, d'avoir : 1° le 11 mars 1892, tenté de commettre volontairement et avec préméditation, un homicide sur la personne du conseiller Benoist ; 2° d'avoir, à la même date et au même lieu tenté, de commettre volontairement et avec préméditation, un homicide sur la personne de M. Bulot, substitut du procureur général ; 3 d'avoir le 27 mars 1892, à Paris, tenté de commettre volontairement et avec préméditation un homicide sur les personnes non dénommées habitant le n° 39 de la rue de Clichy.

Simon, Beala, Chaumentin et Soubère sont accusés de complicité dans les faits du 11 mars 1892.

De Gustave Mathieu, il n'est pas question du tout. Et pourtant, le juge d'instruction et le préfet de police avaient inondé la presse d'accusations contre lui. Que reste-t-il aujourd'hui de toutes ces calomnies ?

Au sujet de Gustave Mathieu, un détail bien amusant : le commissaire de police Dalfroff a avisé Lozé, avant-hier qu'il était sur sa piste ! Lozé a immédiatement télégraphié à son subordonné de se tenir tranquille — confirmant ainsi de façon officielle l'ordonnance de non-lieu rendue en faveur de Mathieu.

Angleterre

L'affaire des bombes de Walsak a passé devant les assises de Stafford. Les accusés ont eu beau démontrer qu'il avaient agi sur les invitations de Coulon et que Coulon est un agent à la solde du l'inspecteur Melville — le jury n'a acquitté que Westley et Dilchfield, et condamné les autres. Le juge s'est empressé de ne pas prendre note ni des circonstances atténuantes, ni des déclarations des accusés qui ont protesté contre l'usage que le procureur faisait contre eux des articles de l'*International* contenant des élucubrations de fous qui invitaient à jeter des bombes à la sortie des théâtres.

Charles, Caille et Baffola sont condamnés, chacun à *dix* ans de travaux forcés, Deacon à *cinq* ans.

Notons que l'attitude de tous les accusés a été excellente.

Italie

Notre correspondant de Rome nous écrit :

Avant de se séparer, la Chambre a voté le projet de loi relatif aux immeubles saisis par l'Etat ; ils seront abandonnés aux congrégations de charité si aucun acquéreur ne se présente.

La chose est des plus intéressantes, car elle témoigne de la décadence économique du pays. Voici l'explication :

Du 1er janvier 1871 au 30 juin 1890, l'Etat a exproprié 74 078 personnes, il est devenu propriétaire de 74 078 immeubles, dont l'impot n'a pu être payé.

Il a revendu 18 059 de ces immeubles ; il lui en reste 56,000. Il a été loué environ 1 500 de ces propriétés pour la somme annuelle de 112 866 fr. Les 54 445 autres immeubles restent inutilisés. Personne ne veut ni les acheter ni les louer.

Dans les états de l'impôt, ces immeubles figurent pour un rendement de 355,000 fr comme les propriétaires n'ont pu payer le tribut, ils ont été expropriés. On a tenté de vendre les propriétés aux enchères ; les mises à prix étaient de 21 millions 1/4. Personne ne s'étant présenté, on a réduit la mise à prix à 14 millions 3/4 ; mesure inutile, tous les immeubles sont restés pour le compte de l'Etat ; nouvelle réduction à 7 millions 1/2 et nouvel insuccès.

Tous ces édifices et domaines se trouvent en Calabre et en Sardaigne ; deux pays riches cependant, si on se contentait d'un impôt direct modéré, les propriétaires pourraient encore s'en tirer, mais le fisc est insatiable, il demande de 40 à 60 0/0 de rendement et cette exigence produit les beaux résultats ci-dessus. Au lieu d'aviser à réduire l'impôt, on préfère recourir au procédé étrange qui consiste à abandonner les biens aux congrégations de charité. On se figure le profit qu'auront les pauvres gens. Le beau pays que l'Italie !

(Extrait d'un journal bourgeois.)

FAITS DIVERS

Le Prix d'un Faisan

Le 12 décembre dernier, par une morne nuit d'hiver, trois pauvres diables nommés Smith, Eggleton et Rayner n'ayant rien à donner à manger à leurs femmes et à leurs enfants, s'en allèrent braconner dans les bois de Pendley-Manor.

Un faisan tomba sous leurs coups. Au même instants deux gardes s'élancèrent sur eux. Une lutte terrible s'engagea. Les braconniers vivement pressés par leurs adversaires se défendirent avec acharnement. Smith s'enfuit, mais Eggleton et Rayner, après avoir été fort maltraités par les gardes, finirent par avoir raison d'eux et les laissèrent couchés sur le champ de bataille. Les trois braconniers ne tardèrent pas à être arrêtés, jugés et condamnés. Eggleton et Rayner à mort. Smith à vingt ans de travaux forcés. De toutes parts des pétitions furent signées pour obtenir une commutation de peine en faveur des deux premiers ; hier encore, des efforts énergiques furent tentés dans la Chambre des communes pour les sauver.

(On sait que, en Angleterre, c'est le ministre de l'intérieur qui signe les arrêts de mort et c'est lui par conséquent qui exerce le droit de grâce). M. Matthews se montra inflexible, la justice suivit son cours et les deux braconniers furent pendus dans l'intérieur de la prison d'Oxford. M. Matthews est un fervent catholique, et je ne doute pas qu'il ait agi conformément à sa conscience, mais voici le prix de revient d'un seul faisan.

Gardes tués	2
Braconniers pendus . . .	2
Condamné aux trav. forcés.	1
Veuves.	5
Orphelins.	20

On conviendra que c'est un peu cher

(Extrait d'un journal bourgeois.)

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Levallois. — Le groupe anarchiste de Levallois et Clichy prévient les compagnons de province, et les groupes de la banlieue de Paris qu'il tient à leur disposition à partir de ce jour, des manifestes pour le premier mai : Colombier, où sera laissé en blanc le nom du candidat, pour la forme, au prix de 5 fr. le cent, ainsi que des prospectus-manifestes rédigés dans une forme différente que le placard, au prix de 5 fr. le mille.

Adresser le nombre d'exemplaires et de ces feuillaires ainsi que le cout au compagnon Delorme Louis, salle Mézerette, 86, rue Gravel, à Levallois.

***

Brest. — Nous apprenons, avec peine, la mort du compagnon Gouzien, de Brest, dont les camarades de là-bas, nous avaient déjà annoncé la maladie.

C'était un dévoué et la cause fait certainement une grande perte en sa personne.

Puisse la sympathie des camarades, adoucir l'amertume des regrets de sa veuve et des quatre petits enfants qu'il laisse.

***

Le *Père Peinard* nous communique la circulaire suivante :

Chers Copains,

A la double occasion de la Manifestation du 1er mai et des élections municipales, nous allons publier une chouette affiche du *Père Peinard au Populo*.

C'est un coup à ne pas rater, car l'affiche est un riche élément de propagande et les circonstances ou on peut en coller sans timbres sont trop rares pour que nous n'en profitions pas.

L'affiche en question sera placardée sans aucune formalités ; ni déclarations de candidatures à faire, ni timbres à mettre. Elle sera donc collée librement.

Le format sera celui des affiches antérieures du *Père Peinard au Populo*. Elles seront livrées à raison de quarante sous le cent, frais d'expédition compris. — Prière de communiquer la présente aux groupes et compagnons et d'envoyer les demandes rapidement, afin qu'on soit fixés pour le tirage ; le temps presse, car il faudrait que l'affiche soit faite pour le 20 avril.

Ne pas oublier de joindre la galette aux commandes, vu que les fonds sont bougrement à la baisse.

Poignée de main et salutations anarchiques.

Le Père Peinard.

Avis. — L'affiche sera donnée en prime aux acheteurs avec le numéro du 1er mai ; si à cette occase il faut augmenter l'envoi, le faire savoir huit jours d'avance.

CONVOCATIONS

Samedi 23 avril, grande réunion publique, à 8 heures du soir, salle Mezerette, 8, rue Gravelle à Levallois.

—

Le 10 mai 1891, le compagnon Edouard Granger, refusant de servir la patrie était condamné à 12 ans de travaux forcés pour avoir tiré sur les gendarmes et les policiers amateurs, qui voulaient l'arrêter.

Aujourd'hui, aux mines de Nickel de l'île de Nou, ils donnent le bonjour à tous les compagnons et leur recommande ses enfants qui sont maintenant seuls.

Le groupe anarchiste du XIVe organise pour samedi 23 avril, une grande soirée familiale, au profit des deux enfants, — 25, rue de la Gaîté, à 8 1/2 du soir.

Tous les compagnons ayant à cœur de ne pas donner aux bourgeois le soin de leur donner une instruction contraire aux idées de Granger sont priés d'y assister.

PETITE CORRESPONDANCE

Avignon. — Distribuez les invendus. R. P. — La lettre que vous avez reçue vous avait été envoyée avec le manuscrit.

Un compagnon du XXe. — L'abou Peyrolade est servis, ce n'est pas cela. S, à Buenos-Ayres. — Reçu 12 nacionales.

C. V. à Gand. — Les *aptitudes et les actes de Manouvrier*, à l'administration des *Deux-Revues*, 111, boulevard St-Germain ; un franc, sans doute.

L'Imprimeur-Gérant : H. Habert.

Paris. — Impr. HABERT, 140, rue Mouffetard